

*vous, allez plutôt à ceux qui en vendent et achetez-en*¹. Encore deux vérités formidables. L'intercession de la Très Sainte Vierge et des Saints nous est, durant le temps de la vie, d'une puissante efficacité ; après la mort, au temps de la stricte justice, ces sources d'huile se tarissent, ce n'est plus l'heure de l'intercession. Ce n'est plus l'heure non plus de la grâce, et, le Dieu qui la produisait à profusion en refusera la moindre parcelle, car la vente en est close.

Dès lors quel est le sort des insensés et des sages, des fidèles et des mondains ? *L'époux arriva : les vierges qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée*². Moment délicieux pour les saints ! Moment terrible pour les réprouvés ! Ils se présentent pour entrer : *Seigneur ! Seigneur ! Ouvrez-nous ! Mais, l'époux répondit : en vérité je vous le dis, je ne vous connais pas*³ !

Et le Sauveur redonna le conseil tant de fois formulé par lui : *Veillez donc puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure*⁴.

C'est le grave enseignement qu'il nous importe le plus de connaître ; aussi est-il le dernier qui nous est donné, et il semble qu'après nous l'avoir répété sous toutes les formes il ne reste plus au Dieu Rédempteur qu'à mourir pour nous. Le but de la vie présente, l'emploi qu'il nous importe d'en faire, le jugement et la sentence qui en seront la conclusion : telle est la substance de la *Parabole des Talents* que Jésus donne comme confirmation à toute sa doctrine. *Il en sera du Royaume des*

¹ Matt., XXV, 7-8-9.

² Matt., XXV, 7-8-9.

³ Matt., XXV, 10-13.

⁴ Matt., XXV, 13.

*Cieux comme d'un homme qui avant une longue absence, appela ses serviteurs et leur distribua ses biens*¹.

Dans ce Maître qui part pour un lointain voyage nous avons reconnu Jésus-Christ, qui, après les années de sa vie mortelle, remonte au ciel pour n'en descendre qu'au dernier jour du monde. Par une merveille de sagesse et de puissance, tout en ne nous quittant jamais il restera absent de nous toujours. « Il demeure avec nous jusqu'à la consommation des siècles », mais il nous est si invisible que sa présence équivaut pour nous au plus inaccessible éloignement. Or qu'a-t-il fait en quittant le monde ? Il nous a laissé tous ses biens, il nous a confié sa divine fortune. Nous lui devons tout, et rien en nous, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, que nous puissions revendiquer comme notre bien propre. Intelligence, cœur, volonté, puissances de l'âme, forces du corps, grâce actuelle, grâce sanctifiante, trésors de la foi, richesses des Sacrements, ineffable grandeur surnaturelle : tout est de Dieu, tout nous est donné par une Bonté qui nous prévient et sans laquelle nous n'aurions à nous que le néant.

Mais ne nous y trompons pas ; ces biens de la nature et de la grâce, Dieu nous les donne à charge de les faire valoir ; c'est ce négoce spirituel d'où dépend notre future destinée, et les gains que nous devons rapporter à Dieu doivent être proportionnés à la mise que nous en avons reçue. Le plus superficiel regard jeté sur le monde nous fait découvrir une variété infinie dans la distribution aux créatures des dons de Dieu. Il en est dont l'intelligence confine au génie, dont le cœur est un abîme d'héroïsme ;

¹ Matt., XXV, 14.

d'autres chez lesquels ces facultés se restreignent aux proportions du vulgaire ; d'autres où nous ne voyons que de quasi-deshérités. Dans la distribution de la grâce même diversité : « alius sic, alius vero sic », et « stella differt a stella ». Il en est que Dieu place dans les situations les plus hautes, d'où le rayonnement embrasse une vaste étendue ; d'autres vivront, sous une humble glèbe, une vie inconnue. Aux premiers il sera demandé compte de l'influence qu'ils auront exercée ; les autres n'auront à répondre que d'eux-mêmes et de leur insignifiante vie. *A l'un il confia cinq Talents, à l'autre deux, au troisième un seul. Aussitôt après il partit*¹.

Ces simples mots renferment le travail de tous les hommes, durant toute la durée des siècles. Dieu se cache de nous, nous laisse à nous-mêmes, tout en nous prodiguant sa grâce, et attend de nous la courageuse et active coopération d'où va dépendre notre sort éternel. Le travail se fait ; toutes les créatures intelligentes et libres remplissent leur vie de ces œuvres qui leur vaudront récompense ou châtement. *Celui qui avait reçu cinq talents leur en fit produire le double. De même celui qui en avait reçu deux en gagna deux autres*². Voilà les fidèles travailleurs, où qu'ils soient, à quelque siècle qu'ils appartiennent, à quelque Société dont ils soient les membres. Ils peuvent se rencontrer en pleine barbarie, comme au sein des civilisations les plus avancées ; et Dieu trouvera des Elus jusque dans les steppes les plus sauvages et les hérésies les plus contagieuses. Coopérer à sa grâce c'est être sauvé. Mais aussi refuser cette coopération, c'est être perdu. *Celui qui n'avait reçu*

¹ Matt., XXV, 15.

² Matt., XXV, 16-17.

qu'un talent s'en alla faire un trou en terre pour y cacher l'argent confié. Ce sera le coupable et le condamné.

Mais si les créatures les moins richement dotées ne peuvent pas impunément abuser des dons de Dieu, quelle condamnation attend ceux qui rendent infructueux les plus opulents et les plus larges ? Hélas ! et ils sont légion les chrétiens qui laissent les trésors départis par Dieu dans la plus scandaleuse infécondité ! Celui-ci a reçu la plus puissante intelligence, et Dieu attendait d'elle de beaux fruits d'édification ; cet autre les biens de la fortune, dont la diffusion devait grandement servir à la gloire du culte, au soulagement des pauvres, au triomphe des causes catholiques ; cet autre était providentiellement placé au sommet des honneurs et disposait des influences attachées aux hautes situations ; pour d'autres les « talents » de l'Évangile sont les grâces reçues, les missions confiées, les devoirs d'état imposés ; c'est une mère dont la ferme direction doit mener au bien une famille ; un père dont l'exemple doit entraîner ses fils ; un chef d'industrie dont l'usine sera, s'il le veut, un milieu de foi et de vertu ; un magistrat dont la Société attend la protection et le salut. La liste s'étendrait sans mesure s'il fallait rappeler tous ceux que le Sauveur nous montre, ou fidèles administrateurs de ses biens, ou traîtres à la mission que Dieu leur a confiée.

*Longtemps après le Maître de ces serviteurs revint et exigea leur compte*². Ce « longtemps » est, pour chacun de nous le temps de la vie, pour le genre humain la série des siècles qui le séparent du Jugement général.

¹ Matt., XXV, 18.

² Matt., XXV, 19.

A cette heure solennelle et décisive où nous rendons compte de notre vie les récompenses suivent nos bonnes œuvres, le châtement notre honteuse stérilité. Fidèles dans les choses présentes, qui, malgré l'éclat dont elles furent peut-être revêtues, restent néanmoins de petites choses, Dieu nous élève aux gloires immenses des biens célestes, et comme ces biens sont hors de proportion avec notre nature créée, et que nous ne les pourrions pas contenir, c'est nous qui entrons en eux comme en un océan sans limite : *Entre*, dit le Souverain Juge à son serviteur fidèle, *dans la joie de ton Seigneur*¹.

Combien différent le sort des malheureux qui se présentent au Tribunal divin vides de bonnes œuvres ! Les raisons qu'ils donnent pour innocenter leur égoïsme et leur paresse achèvent de les perdre, car les insensés cherchent à rejeter sur Dieu une stérilité dont ils sont seuls coupables, *je savais*, dit le mauvais serviteur, *que vous êtes un homme dur*². Dieu un Maître dur ! Mais que nous a-t-il montré que d'inexprimables tendresses et d'inouïs dévouements ? Que sommes-nous qu'un composé de ses bienfaits ? A qui devons-nous de vivre sinon de son inlassable patience ? Qui nous a sauvé d'une inévitable et affreuse mort sinon le sang divin répandu à flots sur la croix ? Et si Dieu doit nous soumettre à une épreuve, combien il nous la rend facile et de quels secours il l'accompagne ! C'est donc dans la bouche des lâches et ingrats chrétiens un blasphème que ce reproche à Dieu d'« être dur ». S'il est jamais « dur » et il le sera quand au sortir de ce monde nous n'aurons plus à faire qu'à sa justice, c'est nous qui l'y aurons forcé. Le

¹ Matt., XXV, 21, 22, 23.

² Matt., XXV, 24.

mauvais serviteur ajoute : *Vous moissonnez où vous n'avez pas semé, vous recueillez où vous n'avez pas répandu*¹. Encore une erreur où se plaît l'égoïsme humain, mais tout au contraire Dieu ne nous réclame que notre coopération dans une œuvre que sa grâce prépare, et il ne moissonne, dans notre sanctification, que ce qu'il a lui-même ensemencé.

Le Maître pouvait dire tout cela à son serviteur : il préfère le prendre au piège dans ses propres paroles. Quoi ! nous savions Dieu dur et exigeant ? Mais aucun motif n'était plus fort pour activer notre travail et aiguillonner notre paresse. *Méchant et paresseux serviteur ! tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je recueille où je n'ai pas répandu, il fallait donc placer mon argent à la banque afin qu'à mon retour je retire la somme augmentée de ses intérêts*². Plus cette peine de placer à la banque est facile et légère, plus la décliner est coupable.

Que le châtement ne nous surprenne pas, mais nous terrifie. La vie présente nous était donnée pour conquérir Dieu. De Dieu nous n'avons pas voulu : on nous l'enlève. Prenez-lui ce talent. Va, misérable, là où jamais tu ne posséderas, avec Dieu, la béatitude infinie ! Les autres bénéficieront de ta ruine et posséderont ce dont tu as fait si follement. *Enlevez-lui ce talent et donnez-le à celui qui en a déjà dix*³. Plus nous acquérons de mérites, plus Dieu nous comble de grâces. Moins nous en avons cure, moins aussi Dieu nous donne. *On donnera à celui qui possède et il sera abondamment pourvu, tandis que celui qui n'a rien sera*

¹ Matt., XXV, 24-25.

² Matt., XXV, 26, 27.

³ Matt., XXV, 28.

dépouillé même de ce qu'il semblait avoir¹. Ces riches, ces potentats, ces dignitaires chargés d'honneurs mais vides de vertus, semblaient posséder quelque chose : voici que ce « quelque chose » la mort le leur enlève, et ils sont réduits au plus absolu dénuement.

Est-ce là toute leur peine ? Nos jouisseurs stériles en seront-ils quitte pour perdre ce qu'ils possédaient ici-bas ? Oh ! non. *Jetez dans les ténèbres ce serviteur inutile : il y aura là des pleurs et des grincements de dents*². C'est l'enfer avec ses infinies tristesses et ses affreux désespoirs.

XIII. — Dans toutes ses Paraboles, le Sauveur nous rappelle, avec le but de la vie, le compte final que nous en devons rendre. Dans les deux dernières son enseignement a été plus incisif que jamais : il ne lui reste plus qu'à nous retracer la grande scène du Jugement, et c'est par elle qu'il termine la longue suite de ses discours.

*Quand le Fils de l'homme viendra dans sa Majesté, environné de tous ses Anges, il siègera sur le trône de sa gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations*³ Quelle scène ! quel moment ! quelle angoisse pour les uns ! quelle triomphale joie pour les autres ! C'est à la fois comme Homme et comme Dieu que Jésus-Christ revient dans le monde pour le juger. Il apparaît sous sa forme humaine. Il le faut d'abord pour qu'il soit aperçu des réprouvés auxquels la vue de la divinité est interdite. Puis aussi parce que, ayant comme homme subi tous les outrages, il doit comme homme

¹ Matt., XXV, 29,

² Matt., XXV, 30.

³ Matt., XXV, 31, 32.

être couvert de toutes les gloires. Puis encore, jugé et condamné par les pécheurs, il a reçu la mission de les juger à son tour, et c'est comme « Fils de l'homme » qu'il les juge. Mais en Jésus-Christ les deux natures sont inséparables ; la divinité déborde sur l'humanité et la fait resplendir d'un magnifique éclat, ce que le Sauveur exprime en ces mots : « le Fils de l'homme viendra dans sa Majesté ».

A cet Homme-Dieu éblouissant de gloire, il faut un théâtre digne de lui, un cortège qui rehausse sa Majesté : le ciel entier l'environne, « tous ses anges sont avec lui », et, devant lui, la multitude innombrable des générations humaines. Les anges, que Dieu a perpétuellement mêlés à notre histoire, associés à notre vie, ont leur place naturelle au Jugement, témoins des vertus des bons, accusateurs des vices des méchants. Quant au genre humain Jésus-Christ le sépare en deux classes : *Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs*¹. Les brebis ce sont les justes, innocents comme elles, comme elles trop souvent victimes, obéissantes à la voix du Pasteur, et riches des fruits de leur activité généreuse. Le bouc avec sa fougue indomptée, sa luxure brutale, son inutile et inféconde nature, représente au vif la vie des pécheurs.

Ailleurs, encore, l'Écriture nous dépeint cette séparation. Les justes, aigles majestueux, prennent leur vol et vont au haut du ciel rejoindre l'Homme-Dieu qui vient d'y apparaître. Les réprouvés, ressuscités comme les autres, mais non transfigurés en gloire, demeurés hideux et inertes, continuent aux abîmes où la suprême sentence va les

¹ Matt. XXV, 32, 33.

précipiter. Tels sont les deux côtés, « la droite et la gauche » dont parle Jésus-Christ.

Alors le Roi s'adressant à ceux qui seront à sa droite, leur dira : venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde ¹. Tout le bonheur du ciel est dans ces mots. « Les bénis de mon Père » ! Un Dieu se fait leur panégyriste, un Dieu les acclame, la Trinité entière les couronne. Quelle magnifique revanche contre les moqueries et les insultes du monde ! Quel retour des choses ! Autrefois, objets de dédain de la part des pécheurs, maintenant glorifiés de la bouche même de Dieu devant les anges et le genre humain rassemblés. « Les bénis » : donc les aimés, les « bien-aimés de Dieu », trouvant dans un amour infini d'innombrables délices. « Possédez », dit le Roi. C'est donc un bien propre, encore que la grâce nous ait été donnée pour accomplir cette conquête. Mais il suffit que nous ayons coopéré à la grâce pour que Dieu nous attribue en propre le bonheur du ciel. Remarquons ce mot : « le Royaume ». Nous serons de véritables rois par l'autorité dont nous serons revêtus et la gloire dont nous serons couverts. Et c'est dès « la création du monde » que ce trône éternel est dressé pour nous, tant Dieu a subordonné toutes choses au salut de ses Justes, tant la Providence travaille durant le cours des siècles à la sanctification des Élus.

Et quelles œuvres marquent cette sanctification et conquièrent ce royaume éternel ? *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans abri et vous m'avez recueilli, sans vêtements et vous m'avez vêtu, malade*

¹ Matt., XXV, 34.

et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus à moi ¹. Nous pourrions nous étonner de ce que le Souverain Juge, passant sous silence les actes héroïques de la sainteté, attribue la conquête du ciel à de si humbles œuvres. Mais, souvenons-nous de la doctrine Evangélique qui résume constamment la perfection chrétienne dans le double amour de Dieu et du prochain, ou plutôt l'unique amour qui relie Dieu et nos semblables. Aimer : voilà toute la perfection, tout le salut. Et comment aimer Dieu, dit saint Jean, si nous n'aimons pas nos frères, enfants de Dieu comme nous-mêmes ? Comment aimer le Père en reniant ceux qui sont ses fils ? Dans ce seul mot : « aimer » se trouve renfermée toute la Loi, et toutes les vertus découlent de cette source unique.

Voyons-le dans les dernières paroles du Souverain Juge. Comme les élus s'étonnent d'avoir, dans des charités si humbles, donné une si grande preuve de leur amour pour Dieu, il leur est répondu que tout ce qu'ils ont fait à leurs semblables c'est au Christ lui-même qu'ils l'ont fait. *En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait au moindre des miens c'est à moi-même que vous l'avez fait* ². Adorable mystère ! Jésus s'identifie à ce point avec nous que tout le bien dont on nous favorise il le regarde comme fait à lui-même. Voilà d'où la charité fraternelle tire son extraordinaire excellence et comment elle devient le pivot du salut.

Cette charité décidera de même de notre réprobation. Nous avons laissé les pécheurs en proie à leur angoisse,

¹ Matt., XXV, 34-36.

² Matt., XXV, 37-40.

terrifiés de ce qu'ils viennent de voir, plus terrifiés encore de ce qui les attend : « Collines, tombez sur nous » ! Montagnes, écrasez-nous » ! A tout prix ils voudraient fuir « le courroux de la Colombe », le regard de Jésus-Christ, si suave aux élus, pour eux si terrible. « Ils voient », enfin, celui qu'ils ont si longtemps méprisé et outragé, dont ils ont foulé aux pieds la Rédemption ; ils le voient et sa vue devient pour eux un insupportable supplice ; ils voudraient fuir, ils ne le peuvent ; « on ne fuit, s'écrie le prophète, ni à l'Orient, ni à l'Occident, ni aux solitudes des montagnes, car le Juge est un Dieu ». Et après leur fallacieuse assurance, ils expérimentent combien « il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ».

La sentence tombe sur eux comme un éclat de foudre : *Retirez-vous de moi, maudits ! Allez au feu éternel préparé pour le démon et pour ses anges*¹. « Retirez-vous, allez » ! Et où iront-ils, les malheureux, quand Dieu qui est le Bien suprême ne leur laisse plus, en les chassant, que le suprême Mal ? Quelle affreuse séparation ! Quel lamentable exil ! Quelle nouvelle et effrayante demeure ! Le feu qui dévore, les démons qui environnent, les ténèbres qui oppressent, les pleurs éternels, l'éternel désespoir, une douleur sans fin, une mort toujours vivante, un emprisonnement effroyable, l'immobilité dans la douleur.

Le « ver rongeur » n'est pas le moindre de leur supplice : regret des grâces méprisées, des secours dédaignés, d'un salut si facile, d'œuvres qu'il leur eut coûté si peu d'accomplir ! Le moindre acte de charité, la plus légère aumône, « un verre d'eau froide » donné au nom de

¹ Matt., XXV, 41-46.

Dieu, quelques commandements bien doux, quelques sacrifices bien rapides, et le bonheur éternel était leur partage. Mais leur vie pécheresse n'a été qu'un long oubli du Christ rédempteur, et maintenant c'est au Christ à les renier et à les repousser loin de Lui.

*Et ils s'en iront à l'éternel supplice, alors que les justes iront à l'éternelle vie*¹.

Tel est le dernier enseignement du Sauveur à la foule ; il semble qu'après de telles paroles il n'est plus que le silence. Jésus se retire de Jérusalem, du temple, du mont des Oliviers. Il ne reviendra que pour souffrir et mourir.

Nous sommes au soir du Mardi Saint, et comme cette année la Pâque tombe le vendredi suivant et commence dès le soir du jeudi, Jésus peut dire à ses Apôtres : *Vous savez que la Pâque sera célébrée dans deux jours. Alors, le Fils de l'Homme sera livré pour être mis en croix*². Touchante union de ces deux mots : « la Pâque », « la Croix » ! Notre Pâque, notre fête, notre « passage », c'est Jésus-Christ, et c'est en mourant pour nous qu'il nous ouvre le ciel, et nous introduit dans la Pâque, dans la fête éternelle.

LE MERCREDI SAINT

I. — Jésus avait, comme le marque l'Evangéliste, achevé *tous* ses discours ; il avait révélé au monde les grandes vérités, découvert les mystères du royaume de Dieu, appris aux hommes leurs destinées, déchiré le voile qui cache l'avenir, et, dans une dernière révélation, montré quelle serait la fin des siècles, la gloire de

¹ Matt., XXV, 46.

² Matt., XXVI, 1-2.